

MICK HERRON

Les lions sont morts

roman traduit de l'anglais
par Samuel Sfez



actes noirs

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À le voir, on a du mal à comprendre pourquoi on a bien pu assassiner Dickie Bowe. Mais espion un jour, espion toujours. Dickie ne paie peut-être plus de mine, mais c'est un vieux briscard du renseignement, qui a fait ses armes dans le Berlin des grandes années, où il s'est montré un agent hors pair en son temps. Une ombre, attachée à ceux qu'elle suivait pour mieux en percer les secrets. On vient de le retrouver mort dans un bus.

Jackson Lamb connaissait bien Dickie, ils étaient en poste en Allemagne de l'Est au même moment. Et justement, le téléphone de Dickie, que Lamb a discrètement récupéré, livre un élément troublant : des agents russes pourraient bien être en train de monter une opé à l'ancienne, comme à la grande époque, en plein Londres. À la Maison des tocards, purgatoire des services secrets de Sa Majesté pour agents placardisés, l'équipe de Jackson Lamb va enfin retrouver le feu de l'action.

Deuxième volet d'une série initiée avec *La Maison des tocards*, *Les lions sont morts* a obtenu le Gold Dagger Award de la Crime Writers' Association et été élu polar de l'année par le *Times*. Sans gadgets ni clichés, Mick Herron y régénère avec brio le roman d'espionnage.

MICK HERRON

Mick Herron est romancier. Il vit à Oxford.

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DES TOCARDS, Presses de la Cité, 2012 ; Babel noir n° 166.

Photographie de couverture : © Tony Watson / Arcangel images

Titre original :

Dead Lions

Éditeur original :

Soho Press Inc., New York

© Mick Herron, 2013

© ACTES SUD, 2017

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08423-3

MICK HERRON

Les lions sont morts

roman traduit de l'anglais
par Samuel Sfez

ACTES SUD

Pour MSJ.

Un plomb avait sauté à Swindon, bloquant le trafic du réseau sud-ouest. À Paddington, les horaires de départ s'effaçaient sur les écrans, remplacés par "Retardé", et des trains immobiles encombraient les voies. Dans le hall, des voyageurs malchanceux s'attoupaient autour de leurs valises tandis que les banlieusards aguerris mettaient le cap sur le pub ou appelaient chez eux avec un alibi en béton avant de retrouver leur maîtresse en centre-ville. À trente-six minutes de Londres, un intercity à destination de Worcester s'arrêta sur un tronçon désert avec une belle vue sur la Tamise. Les lumières des péniches se reflétaient sur la surface du fleuve, éclairant deux bateaux qui disparurent dès que Dickie Bow les aperçut : deux frêles esquifs bâtis pour la vitesse, qui fendaient l'eau par cette froide soirée de mars.

Tout autour, des passagers bougonnaient, regardaient leur montre, téléphonaient. Pour coller à son personnage, Dickie Bow poussa un *psfff!* exaspéré. Mais il ne portait pas de montre, n'avait personne à appeler. Il ne savait pas où il allait, et il n'avait pas de billet.

Trois rangées devant lui, le type tripotait sa valise.

Le haut-parleur grésilla.

"Ici votre conducteur. J'ai le regret de vous annoncer que nous sommes bloqués à la suite d'une avarie matérielle près de Swindon. Nous sommes actuellement..."

La voix disparut dans un crachotement, bien qu'on pût toujours l'entendre dans les autres wagons. Puis elle revint :

"... retourner à Reading, où des bus de remplacement seront..."

Il y eut un grognement collectif de colère et un certain nombre de jurons, mais tout le monde obéit immédiatement, ce qui impressionna Dickie Bow. Le message n'était pas terminé que, déjà, tous enfilèrent leur manteau, repliaient leur ordinateur, refermaient leur sac et libéraient leur place. Le train manœuvra, le fleuve se mit à couler à l'envers et la station de Reading apparut à nouveau.

Il y eut un moment de chaos quand les passagers se déversèrent sur le quai avant de se rendre compte qu'ils ne savaient pas où aller. Dickie Bow non plus, mais il ne s'intéressait qu'au type, qui avait immédiatement disparu dans cette mer de corps. Dickie était un trop vieux briscard pour paniquer. Tout lui revenait. Comme s'il n'avait jamais quitté le Zoo des Barbouzes.

Sauf qu'à l'époque, il aurait trouvé un coin de mur pour fumer une cigarette. Impossible ici, ce qui ne l'empêchait pas de ressentir une forte envie de nicotine, et une piqûre pareille à celle d'une guêpe sur la cuisse, si réelle qu'il sursauta. Il toucha l'endroit endolori, effleurant le coin d'une valise et un parapluie dégoulinant. Des armes mortelles, songea-t-il. Les banlieusards portent des armes mortelles.

La foule le poussa bon gré mal gré, et soudain tout rentra dans l'ordre, car il avait rétabli le contact visuel : son crâne chauve protégé par un chapeau, sa valise sous le bras, le type se tenait à côté de l'escalator menant à la passerelle pour les passagers. Au milieu des voyageurs fatigués, Dickie gravit l'escalier mécanique et attendit au sommet, dans un coin. La sortie principale de la gare se trouvait de l'autre côté de la passerelle. Il supposait que tout le monde emprunterait ce passage quand on donnerait des instructions concernant les bus.

Il ferma les yeux. Ce n'était pas une journée ordinaire. D'habitude, à cette heure-ci, à six heures et demie passées, il aurait déjà arrondi les angles. Debout depuis midi, après cinq heures d'un sommeil agité. Un café noir et une cigarette dans sa chambre. Une douche au besoin. Puis le Star, où une Guinness et un whisky lui remettraient les idées en place ou lui indiqueraient qu'il valait mieux éviter les nourritures solides. Ses jours les plus fous étaient derrière lui. À l'époque, il avait

connu des moments flous : ivre, il avait pris des bonnes sœurs pour des putes et des policiers pour des amis ; sobre, il avait croisé le regard d'ex-femmes sans les reconnaître, à leur grand soulagement. Sale époque.

Mais même à ce moment-là, jamais un espion moscovite en or massif n'était passé devant lui sans qu'il le reconnaisse pour ce qu'il était.

Dickie pressentit un mouvement : les bus avaient été annoncés, et tout le monde tentait de traverser le pont. Il resta à côté de l'écran assez longtemps pour que le type le dépasse, puis il se laissa emporter, poussé par trois corps chauds. Il n'aurait pas dû rester si près, mais impossible de prédire la chorégraphie des foules.

Et cette foule-ci n'était pas contente. Après avoir franchi les portillons, elle harcelait le personnel de la gare, qui tentait de l'apaiser en désignant les sorties. Dehors, il faisait sombre et humide, et il n'y avait pas le moindre bus. Les gens s'amas-saient sur le parvis. Écrasé dans la multitude, Dickie Bow gardait un œil sur le type, qui attendait placidement.

Un voyage interrompu, songea Dickie. Dans ce métier, on jouait les probabilités – il avait déjà oublié qu'il n'était plus dans le métier –, et le type les avait sans doute passées en revue avant de descendre du train : il suivrait le mouvement, sans lutter, et poursuivrait sa route par tout moyen qui s'offrirait à lui. Quant à sa destination, Dickie n'en avait pas la moindre idée. Le train allait à Worcester, mais marquait de nombreux arrêts. L'homme aurait pu descendre n'importe où. Tout ce que savait Dickie, c'était qu'il descendrait au même endroit que lui.

Trois bus s'arrêtèrent au coin de la rue. La foule se tendit, se pressa, et le type fendit la masse tel un brise-glace traversant l'Arctique. Dickie s'engouffra dans son sillage. Quelqu'un donnait des instructions mais n'avait pas la voix pour. Avant même d'avoir terminé, il fut noyé par le brouhaha des voyageurs qui ne l'entendaient pas.

Le type savait ce qu'il faisait : il se dirigea vers le troisième bus. Dickie Bow se précipita à sa suite dans le chaos et monta à son tour. Personne ne demandait de ticket. Dickie se dirigea

vers un siège au fond, qui offrait une vue sur l'homme deux rangées devant. Il prit place et s'autorisa à fermer les yeux. Chaque opération avait ses creux. Alors, on fermait les yeux et on examinait la situation. Il était à des kilomètres de chez lui, avec seize livres en poche. Le côté positif, c'est qu'il était là, maintenant, et qu'il se rendait compte à quel point ça lui avait manqué, de vivre la vie au lieu de la noyer dans la bière.

C'est d'ailleurs ce qu'il était en train de faire quand il avait aperçu le type. Au Star. Un civil serait resté bouche bée, la mâchoire sur le bar : qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Mais en vrai pro, même à la retraite depuis longtemps, il avait regardé l'heure, vidé sa Guinness, replié le *Post*, puis il était sorti. Tandis qu'il attendait devant le bookmaker deux portes plus loin, il s'était rappelé la dernière fois qu'il avait vu ce visage, et en quelle compagnie. Le type était un second rôle. Il s'était contenté de tenir la bouteille pour la vider dans la gueule béante de Dickie ; un rôle muet pour tout dire. Ce n'était pas lui qui lui avait envoyé des décharges électriques... Dix minutes plus tard, il avait refait son apparition, et Dickie lui avait emboîté le pas. Il aurait pu suivre un furet dans un sous-bois, alors un fantôme du passé... Un retour de flamme. Un écho du Zoo des Barbouzes.

(Berlin, si vous insistez. C'était Berlin, le Zoo des Barbouzes, à l'époque où les cages avaient été ouvertes, et où des voyous affolés s'enfuyaient comme les cloportes d'une bûche fraîchement retournée. Au moins deux fois par jour, un informateur en sueur frappait à la porte en prétendant apporter les bijoux de la couronne dans une valise en carton : secret-défense, stocks de missiles, informations compromettantes... Pourtant, malgré une activité débordante, le Mur avait entraîné tout le monde dans sa chute : le passé avait volé en éclats, ainsi que l'avenir de Dickie Bow. *Merci mon vieux, mais je crains qu'on n'ait plus trop besoin de ton, euh... savoir-faire. Comment ça, une pension de retraite ?* Alors, naturellement, il était revenu à Londres.)

Le chauffeur fit une annonce que Dickie ne comprit pas. La porte se referma dans un chuintement et le klaxon sonna

deux fois en guise d'adieu aux bus qui s'attardaient. Dickie se frotta la cuisse à l'endroit où le coin d'une valise ou un parapluie l'avait touché et pensa au hasard, aux endroits étranges où il vous emmenait. Par exemple, d'une rue de Soho dans le métro jusqu'à Paddington, puis dans un train et enfin dans ce bus. Il ne savait toujours pas s'il s'agissait d'un hasard heureux ou malheureux.

Quand les lumières s'éteignirent, le bus se transforma brièvement en une ombre sur roues. Puis les passagers allumèrent les lampes de lecture, des lueurs bleues s'élevèrent d'écrans d'ordinateurs et des mains serrant des iPhone prirent une teinte spectrale. Dickie sortit son téléphone de sa poche, mais il n'avait aucun message. En parcourant sa liste de contacts, il fut surpris par sa brièveté. Deux rangées devant lui, le type avait roulé son journal en forme de matraque, calée entre ses genoux, sur laquelle il avait posé son chapeau. Peut-être dormait-il.

Le bus dépassa Reading. Dehors, une campagne obscure se déroulait. Au loin, des lumières rouges ascendantes signalaient la présence de la cheminée de Didcot, mais les tours de refroidissement restaient invisibles.

Dans la main de Dickie, le portable était une grenade. Passant son pouce sur le clavier, il nota le petit mamelon sur le bouton du milieu qui permettait de se repérer dans le noir. Mais personne n'attendait de nouvelles de Dickie. C'était une relique. Le monde était allé de l'avant. Et puis quel message écrirait-il? Qu'il avait vu un visage du passé, qu'il le suivait jusque chez lui? Qui s'en souciait? Le monde était allé de l'avant et l'avait laissé à la traîne.

Le rejet se faisait sentir avec moins d'amertume à présent. Il avait entendu murmurer à Soho que même les inutiles avaient leur chance, de nos jours. Comme tout le monde, le Service était paralysé par la législation : si vous viriez un inutile, il vous attaquerait pour discrimination. Le Service les avait donc parqués dans une annexe perdue où on les abreuvait de paperasse, du harcèlement administratif pour les pousser à la démission. On les appelait les Tocards. Les ratés. Les losers. On les appelait les Tocards et leur chef était Jackson Lamb, que Dickie avait rencontré au Zoo des Barbouzes.

Son portable bipa, mais ce n'était pas un message, juste un avertissement que sa batterie était épuisée.

Dickie connaissait la sensation. Il n'avait rien à dire. Son attention se détourna. Des ordinateurs bourdonnaient, des téléphones murmuraient, mais Dickie était sans voix. Sans mouvement, excepté une légère pression des doigts. Le petit mamelon sur la touche du milieu lui grattait le pouce : *grat grat*.

Il avait un message important à transmettre, mais il ne savait pas lequel, ni à qui l'adresser. Pendant un bref instant lumineux, il eut conscience d'appartenir à une communauté chaude, humide, qui respirait le même air, entendait la même mélodie. Mais cette mélodie disparut, et il lui fut bientôt impossible de s'en souvenir. Tout s'effaçait, sauf le paysage qui continuait de se dérouler par la fenêtre, un pli noir après l'autre, parsemé de points de lumière tels des sequins sur un châle. Puis les lumières devinrent floues, diminuèrent et l'obscurité se replia sur elle-même une dernière fois, après quoi le bus transporta son chargement mortel dans la nuit, en direction d'Oxford, où il débarquerait une âme de moins qu'il n'en avait accueilli sous la pluie.

I

CYGNES NOIRS

Maintenant que les travaux sont terminés, Aldersgate, dans le quartier londonien de Finsbury, est plus calme. Ce n'est toujours pas l'endroit rêvé pour un pique-nique, mais au moins elle ne ressemble plus à une scène d'accident. Le pouls de la zone s'est normalisé. Bien que le niveau sonore reste élevé, il est moins pneumatique et laisse entendre la musique de la rue : le chant des voitures, le sifflement des taxis, la surprise des autochtones face à un trafic fluide. Autrefois, il était conseillé d'emporter son casse-croûte quand on empruntait cette rue en bus. Maintenant, on peut attendre une demi-heure pour la traverser.

C'est l'une des occasions où la jungle urbaine reprend ses droits et, comme dans toute jungle, l'œil exercé peut y observer la faune. Un matin, on avait aperçu un renard qui sortait de White Lion Court pour entrer dans le Barbican Center. Les parterres de fleurs et les fontaines du complexe abritent à la fois des oiseaux et des rats. Là où la verdure se penche sur l'eau stagnante se cachent des grenouilles. À la nuit tombée, il y a des chauves-souris. Il ne serait donc pas surprenant qu'un chat tombe sous nos yeux de l'une des tours du Barbican, s'immobilise en atteignant le sol de brique et regarde dans toutes les directions à la fois, comme les chats en sont capables. C'est un siamois. Pâle, le poil ras, les yeux en amande, mince et furtif. Comme tous ses semblables, il sait se faufiler par les portes entrouvertes et les fenêtres que l'on croyait fermées. Il ne s'immobilise qu'un instant. Le voilà reparti.

Il se déplace comme une rumeur, ce chat. Il traverse le pont piétonnier, descend l'escalier vers la station et ressort